

La neuropsychanalyse : un « faux-nez » pour la psychanalyse ?

par Laurent Vercueil ()*

À la fin des années 80, dans la foulée de la parution de *L'homme neuronal*, le mensuel *La Recherche* faisait état d'un dialogue manqué entre le psychanalyste André Green et le neurobiologiste Jean Pierre Changeux¹. L'approche scientifique était accusée par le psychanalyste de « déni de la vie psychique » et plus généralement, de présenter une vision réductionniste de l'homme. En dépit de quelques tentatives isolées, le dialogue semblait impossible, d'autant que les années 90 virent, surtout hors de France, la psychanalyse et Freud remis en cause².

C'est pourquoi, lorsqu'en 1998³ et 1999⁴, Eric Kandel publiait dans la grande revue américaine de psychiatrie (*American Journal of Psychiatry*) deux articles (le second venant compléter et préciser l'objet du premier qui avait été à l'origine d'une correspondance très animée) invitant la psychanalyse à se rapprocher des neurosciences, ces parutions connurent immédiatement un certain retentissement, au point d'être traduits *in extenso* dans une revue française d'obédience psychanalytique assez stricte (*L'Évolution Psychiatrique*⁵). Il est possible que les travaux de Kandel sur l'aplysie, un mollusque marin, qui lui ont valu un prix Nobel en 2000 pour la découverte du mécanisme de la potentialisation à long terme (LTP), support de la mémoire à l'échelle synaptique, ne constituent pas le meilleur viatique pour aborder le domaine du refoulement et de la résolution de l'Œdipe.

Nonobstant, l'obtention du Nobel conférait finalement à ces considérations, somme toute assez générales, une légitimité naturelle à ouvrir des voies nouvelles⁶. De fait, ces deux articles contribueront à précipiter la création d'une discipline alors encore en pénible gestation aux mains de quelques initiés new-yorkais du *Neuroscience and Psychoanalysis Study Group* au NYPY depuis les années 90 : la « neuropsychanalyse ». Une société internationale de neuropsychanalyse est alors fondée en 2000, dont le 10^e congrès annuel s'est tenu à Paris en 2010 et dont la revue « Neuropsychoanalysis » est l'organe officiel (<http://www.neuro-psa.org.uk/npsa/>). Les ouvrages vont suivre, avec notamment, en langue française, et particulièrement ces cinq dernières années, plusieurs livres édités chez des éditeurs généralistes⁷, y compris et jusque dans la collection « Que Sais-Je ? » des PUF, témoignant d'un certain dynamisme et d'une soif de reconnaissance. Découverte majeure ? Effet de mode ? Tentative de sauvetage ? Les neurosciences des émotions, l'étude des processus non conscients, l'asymétrie fonctionnelle cérébrale, parmi d'autres, sont des domaines de recherche qui n'ont pas attendu la « neuropsychanalyse » pour être sérieusement investis. Le plaquage des concepts psychanalytiques (refoulement, pulsion, Œdipe) sur les résultats issus de ces recherches apparaît dès lors comme une simple méthode interprétative, qui ne peut constituer autre chose qu'une lecture orientée — et nullement scientifique — de données élaborées dans un tout autre contexte...

Une naissance opportune...

C'est Mark Solms, un psychologue clinicien sud-africain, qui est crédité de l'élaboration des bases théoriques et de l'organisation pratique de la neuropsychanalyse (il en assume actuellement la coprésidence). Formé au cours des années 80, c'est un travail réalisé à Londres auprès de patients cérébro-lésés et portant sur le contenu rapporté des rêves qui le pousse à investir ce champ théorique⁸. Il semble que la neuropsychanalyse soit apparue aux yeux de plusieurs responsables de la Société américaine de psychanalyse comme une opportunité de relancer l'intérêt pour une discipline qui, outre-Atlantique, prenait un tour menaçant. Le soutien institutionnel se précisant, et l'appel de Kandel validant cette approche, la société internationale de neuropsychanalyse pouvait voir le jour. L'examen du détail des travaux publiés de M. Solms montre qu'il s'agit de publications originales de faible niveau scientifique (essentiellement, des études de cas, comme son travail initial évoqué plus loin), contrastant avec des publications d'opinion ou de revue générale parfois accueillies dans des revues mieux cotées. Certains de ses travaux résonnent bizarrement dans le contexte de la psychanalyse, comme celui, auquel il est associé, reliant un polymorphisme du gène de la COMT (une enzyme sur la voie de la dopamine) et le score de dissociation après un antécédent de mauvais traitement au cours de l'enfance⁹.

Des psychanalystes « sceptiques »...

La tentative de sauver la psychanalyse par un « haut » qui serait scientifique a suscité immédiatement des réserves, y compris auprès des psychanalystes eux-mêmes. La position de Kandel, suggérant que la psychanalyse puisse recourir aux méthodes neuroscientifiques pour asseoir une certaine légitimité scientifique, est critiquée notamment à partir de l'irréductibilité radicale de l'objet de la psychanalyse au matériel neuroscientifique, empêchant toute possibilité de « saisie objective »¹⁰. Ainsi, « l'objet [de la psychanalyse] ne peut s'inscrire d'aucune façon dans le discours scientifique expérimental ». On reconnaît là la position dominante des psychanalystes qui s'oppose à toute tentative d'évaluation de leur pratique. Une position similaire est assumée par Pierre Fedida dans un article d'opinion portant sur « le canular de la neuropsychanalyse »¹¹, en critiquant la « naïveté » qu'il y aurait à croire que la compréhension des mécanismes neurobiologiques à l'œuvre au cours de telle ou telle activité puisse aider un psychanalyste à s'occuper de ses clients. L'impossibilité d'aborder la structure psychologique d'un sujet à partir de la connaissance des bases neurobiologiques est également avancée comme l'aporie centrale de la neuropsychanalyse par Blass et Carmeli¹² dans un article contestant radicalement l'intérêt de cette approche. En somme, les critiques internes relèvent de deux registres principaux : 1) l'intérêt de l'approche neuroscientifique des concepts psychanalytiques n'apporte rien à la pratique clinique, 2) l'objet de la psychanalyse ne peut être abordé par des méthodes scientifiques et expérimentales. Chacune des deux assertions semble effectivement difficile à contester.

Une vision neuroscientifique floue...

Si l'on regarde uniquement les ouvrages publiés ces dernières années en langue française, on peut constater qu'ils proviennent des deux rives : certains sont rédigés par des psychanalystes (G. Pommier, J. B. Stora), d'autres par des neuroscientifiques (P. Magistretti). Le moins que l'on puisse dire est que ceux qui émanent des psychanalystes font état de connaissances neurobiologiques approximatives, souvent datées sinon erronées, ou de surface (lecture des ouvrages grand public de Damasio, par exemple). À la page 240 de son ouvrage, par exemple, G. Pommier conteste

l'atonie musculaire qui accompagne le sommeil paradoxal (ou « REM sleep »), sur l'argument que « cette description est le contraire de ce qui se passe pendant le rêve. Quiconque a dormi à côté d'une personne qui rêve sait à quel point cela peut l'agiter. De plus, le somnambulisme contredit cette thèse ». G. Pommier semble ignorer des données essentielles, connues depuis fort longtemps, qui sont que 1) les sujets fournissent également des récits de réveil lorsqu'ils sont tirés du sommeil « lent » (« non REM sleep », l'autre sommeil, celui qui ne s'accompagne pas d'atonie musculaire), 2) le somnambulisme (qui ne s'accompagne pas forcément d'un rêve) est une forme d'éveil dissocié survenant au cours du sommeil lent. La critique qu'il fait des données de Michel Jouvet repose sur son observation personnelle (« Quiconque a dormi etc. »), tout à fait en ligne avec une conception pour le moins floue de ce que peut être l'établissement d'une donnée rigoureuse, comme dans une note, page 14, où il relève : « Une cure psychanalytique n'est certes pas une expérimentation au sens où les physiologistes l'entendent. Mais, rétroactivement, les leçons tirées de plusieurs cures donnent des preuves au même titre que les expériences scientifiques ». Le « rétroactivement » est sublime.

De fait, l'essentiel de l'argumentaire repose, côté scientifique, sur les données soulignant la contribution des émotions au traitement cognitif, ou la neurologie du comportement, réinterprétées à la lumière des concepts psychanalytiques. Toute prudence interprétative est balayée, les données sont simplement transposées en termes psychanalytiques. Il existe une tendance paradoxale évocatrice d'une certaine phrénologie, comme la localisation cérébrale dans l'hémisphère droit de la pulsion (Pommier), ce qui est d'autant plus étonnant (et sans aucune base scientifique) que le « localisationnisme » a toujours fait l'objet de vives critiques à l'endroit des neuroscientifiques soupçonnés de phrénologie rampante. Dans cette perspective, les raccourcis du pire réductionnisme ne font pas peur au psychanalyste, alors qu'ils auraient fait hurler dans la bouche d'un scientifique, ainsi de G. Pommier, affirmant que « la dopamine est le neurotransmetteur spécifique du plaisir » (note 1, p. 16)¹³. L'ouvrage co-signé par Pierre Magistretti et François Ansermet, un neuroscientifique de renom et un psychanalyste, est naturellement moins contestable sur le plan scientifique. Les travaux de Pierre Magistretti ont porté notamment sur le métabolisme énergétique neuronal et glial, soit, il faut en convenir, assez loin de la clinique. L'argument repose notamment sur les processus mnésiques à l'échelle cellulaire et la plasticité neuronale, tout à fait dans la ligne des travaux de Kandel, qui pourraient être déclinés en termes psychanalytiques. Le risque demeure, qui n'est pas toujours évité, d'une mise en parallèle spéculative de processus neuronaux et de concepts psychanalytiques. Les points de rencontre véritable manquent, les sauts de l'un à l'autre des discours se faisant à un niveau qualitatif, tant sont hétérogènes les contenus.

Un contenu évanescent...

Une discipline scientifique ne se limite pas aux spécificités de la discussion théorique des données recueillies. De fait, on peut se rendre compte des méthodes et des résultats d'une discipline en examinant les résumés qui sont présentés dans les congrès. La dernière édition du congrès international de neuropsychanalyse, tenue le 29 juin 2009 à Paris, a donné lieu à un peu plus de 50 communications dont les résumés sont disponibles (<http://www.neuropsa.org.uk/images/s...>). Seize d'entre eux n'exposent pas de résultat original mais des considérations générales sur le thème de la neuropsychiatrie et huit sont des cas cliniques donnant lieu à des spéculations assez générales. Les autres sont essentiellement représentés par des travaux classiques de neuropsychologie, au cours desquels des tests sont passés à des populations plus ou moins homogènes, donnant lieu à des comparaisons. Aucun de ces travaux ne diffère de ce qui constitue le quotidien des congrès de psychologie ou de neuropsychologie. À nouveau, la seule différence vient de la portée interprétative qui leur est donnée. En somme, la neuropsychanalyse fait la même

chose que la psychanalyse à l'égard de la parole du patient, elle se borne à insérer des résultats dans un cadre interprétatif. Il n'y a aucune prédictivité et aucune réfutabilité possible. La tentation est évidemment grande, comme le souligne Jaak Panksepp, d'en dire beaucoup trop, sur bien peu de choses... (« *saying too much on the basis of too little data* »¹⁴).

Localiser l'inconscient...

Une tentation principale, déjà évoquée et bien illustrée par la position de Mark Solms, est purement et simplement localisationniste, soit la forme la plus réductionniste de l'approche neuroscientifique, basée sur une interprétation naïve des données de la neuroimagerie fonctionnelle¹⁵. C'est le cas des travaux du fondateur de la neuropsychanalyse, élaboré à partir d'une démarche anatomo-clinique auprès de patients souffrant de lésions cérébrales¹⁶. Le procédé consiste à inférer de l'association de lésions anatomiques et de déficits systématiques (en l'occurrence la possibilité/l'impossibilité de produire un récit de rêves) de supposées relations anatomo-fonctionnelles. Les limites d'une telle approche reposent notamment sur la grande hétérogénéité des lésions observées et des sujets étudiés, et sur l'impasse faite sur les raisons envisageables qui peuvent conduire un sujet à produire ou non un récit de rêve (ne pas produire un récit de rêve ne peut être assimilé à une absence de rêve).

Le cerveau, un organe définitivement « étranger » à la psychanalyse

La neuropsychanalyse ne constitue pas une discipline identifiable par sa méthode, sa problématique scientifique ou même ses résultats. Il s'agit simplement d'une lecture interprétative de résultats neurobiologiques parfois établis depuis longtemps (neurosciences affectives et..). Elle suit également une certaine mode, comme lorsqu'elle s'empare du concept de « neurones miroirs »¹⁷, ou du thème de l'empathie. De fait, la psychanalyse n'a pas besoin du cerveau pour s'occuper de ses clients. Il serait pour elle plus sage de reconnaître que le cerveau est un organe qui lui est radicalement étranger. À tout point de vue.

Notes

- 1 Green A. « Un psychanalyste face aux neurosciences ». *La Recherche* 1992 ;247 :1166-1174 (en fait, deux articles, dont le premier avait suscité une réponse – qui n'en était pas une – de J. P. Changeux finalement parue dans un numéro précédent (!), et le second était la réponse d'A. G. à l'article de Changeux)
- 2 Tallis RC. Burying Freud. *The Lancet*, 1996, 347 ; 9002 : 669-671
- 3 Kandel ER. A new intellectual framework for psychiatry. *Am J Psychiatry*, 1998 ;155 :457-69
- 4 Kandel ER. Biology and the future of psychoanalysis : a new intellectual framework for psychiatry revisited. *Am J Psychiatry*, 1999 ;156 :505-524
- 5 Kandel ER. « Un nouveau cadre conceptuel de travail pour la psychiatrie, A new intellectual framework for psychiatry », *L'Évolution Psychiatrique*, 2002, 67 :12-39 et « La biologie et le futur de la psychanalyse : un nouveau cadre conceptuel de travail pour une psychiatrie revisitée Biology and the future of psychoanalysis : a new intellectual framework for psychiatry revisited », *L'Évolution Psychiatrique*, 2002, 67 : 40-82

- 6 Force est également de constater qu'en dehors d'une certaine bienveillance un peu distante, Kandel ne s'est jamais mouillé plus avant dans cette histoire de neuropsychanalyse.
- 7 Stora JB. La neuropsychanalyse. coll. Que Sais-je ?, Paris : PUF ; 2006 ; Ouss L, Golse B, Georgieff N, Widlöcher D. *Vers une neuropsychanalyse ?* Odile Jacob, 2009 ; Ansermet F, Magistretti F. *À chacun son cerveau*. Odile Jacob, 2005 ; Ansemert F, Magistretti P. *Psychanalyse et Neurosciences*, Odile Jacob 2010. Pommier G. *Comment les neurosciences démontrent la psychanalyse*. Flammarion 2004.
- 8 Stremmer E, Castel PH. Les débuts de la neuropsychanalyse. In : Ouss L, Golse B, Georgieff N, Widlöcher D. *Vers une neuropsychanalyse ?* Odile Jacob 2009 : 12-31
- 9 Savitz JB et al., « The relationship between childhood abuse and dissociation. Is it influenced by catechol-O-methyltransferase (COMT) activity ? » *Int J Neuropsychopharm*, 2008, 11 :149-161
- 10 Chaperot C, Celacu V, Pisani C. « Réflexions à propos des thèses et des propositions de Kandel relatives aux liens possibles entre psychanalyse et neurosciences : pour la défense d'une irréductibilité de l'objet ». *Evolution Psy*, 2005, 70 :131-139
- 11 Fedida P. « Le canular de la neuropsychanalyse ». *La Recherche*, 2000, HS3 :101
- 12 Blass RB, Carmeli Z. «The case against neuropsychanalysis. On fallacies underlying psychoanalysis'latest scientific trend and its negative impact on psychoanalytic discourse ». *Int J Psychoanal*, 2007, 88 :19-40
- 13 Ce qui est faux. Les travaux de W. Schultz (J Physiol 1998 ; 80 :1-127) réalisés chez le primate montrent que les neurones dopaminergiques augmentent leur fréquence de décharge en réponse à la perspective d'une récompense. Son implication est certainement davantage dans la motivation, s'il faut tenter une approximation simplificatrice.
- 14 Panksepp J. « Neuro-psychoanalysis may enliven the mindbrain sciences ». *Cortex*, 2007, 43 :1106-1107
- 15 Telle celle véhiculée complaisamment par les médias : « on a découvert la localisation de Dieu dans le cerveau !.. », etc.
- 16 Et publié dans une revue confidentielle : Solms M. « New findings on the neurological organization of dreaming. Implications for psychoanalysis ». *Psychoanalytic Quarterly*, 1995, 64 : 43-67
- 17 Voir par exemple, sur un site qui se revendique comme « le meilleur site de psychanalyse français », un article portant sur « Neuropsychanalyse made in USA » : <http://www.oedipe.org/forum/read.ph...>

(*) Laurent Vercueil est médecin hospitalier, neurologue, neurophysiologiste et docteur en neurosciences. Il est membre de l'équipe INSERM U836 à l'institut des neurosciences de Grenoble et responsable de l'unité d'explorations fonctionnelles du système nerveux au CHU de Grenoble. Il siège au conseil scientifique de la société de neurophysiologie clinique de langue française.